

Dissertation philosophique programme ULM A/L – ENS Lyon

Conception HEC Paris

Session 2024

1 – Le sujet

Être, c'est agir.

2 – Barème, attentes du jury

L'épreuve de philosophie du concours n'est adossée à aucun barème de correction (difficile d'annoncer cela...) , mais elle exprime un certain nombre d'attentes. Sur un plan général, ces attentes se résument (a) au traitement effectif du sujet et non pas seulement de son thème, (b) à la rigueur de la construction de l'argument, (c) à la précision et à la propriété des références convoquées ou encore des expériences ou des faits invoqués et (d) à la correction, voire à l'élégance de la langue.

Si ces attentes se déclinent selon les exigences singulières du sujet proposé, elles constituent le cadre général d'évaluation des prestations écrites des candidats.

3 – Remarques de correction

Pour éviter aux candidats toute inquiétude, la formule proposée à leur perspicacité – formule du philosophe français Ravaisson (1813-1900)¹ – n'était pas placée entre guillemets et requérait, non pas de la connaître, mais de l'appréhender comme telle et d'en faire une lecture globale et attentive. Il était donc exclu de remplacer aveuglément « être » par « l'être », parfois même par « l'homme », ou de substituer « l'action », voire « le libre arbitre », à « agir » – excès sémantiques étonnamment récurrents parmi les copies. Or ils ont conduit à des dérives rendant purement et simplement impossible le traitement raisonné du sujet, d'emblée détourné de son sens propre. Dans ce fil arbitraire, une copie a par exemple réduit le sujet à une tension entre l'ennui et le divertissement en rapportant exclusivement l'intitulé du sujet l'être humain et toute action à l'illusion des sens et à une vérité productrice de « pollution », dont la morale nous sauverait en dernier recours en nous permettant d'agir librement et sans égoïsme... Sans aucune argumentation précise, sans aucune référence appropriée et par un usage pour le moins flou de la logique et des concepts, la copie se perdait dans les mots en perdant tout simplement leur signification attestée.

Beaucoup de copies ont accusé une grande confusion sémantique portant souvent sur plusieurs points qui se cumulaient. Les candidats ont été nombreux à plier « être » sur « l'essence », « l'existence » ou « la substance », termes souvent indifféremment employés les uns pour les autres sans que jamais ne soit clarifié ce qui les distingue ou les articule. Ils ont aussi interprété le « c'est » du sujet comme signifiant simultanément et donc vaguement : « être la cause de », « signifie », « exprime », « détermine », « est le support de », « est caractérisé par », « est défini par », sans faire la part entre le propre – une caractéristique

¹ *Testament philosophique*, Paris, Boivin et Cie, 1933, p. 61

singularisante quoique non nécessairement essentielle – et la définition. Très souvent, « agir » n’a pas donné lieu à une interrogation de la distinction activité/passivité, ou bien actif/réactif, les copies procédant alors par des substitutions douteuses renvoyant l’action, tantôt au corps, tantôt à la pensée. Au lieu d’examiner frontalement dans quelle mesure « méditer » par exemple – puisqu’il a souvent été question de Descartes – peut être rapporté ou non à « agir », le propos a souvent consisté à dire qu’il faut réfléchir au lieu d’agir, généralement dans le but de méditer ou pour éprouver l’angoisse devant le retrait de l’ustensilité de l’étant. Le flou sémantique dans lequel a été tenu « agir » a empêché bien des candidats de se demander où placer la frontière entre l’agir et le non agir, c’est-à-dire d’être sensible à un des *problèmes* que posait la formulation retenue. L’ensemble de ces difficultés s’aggravait par l’évidence avec laquelle un très grand nombre de prestations ont considéré que « être » ne renvoie qu’aux êtres humains dotés de libre arbitre ou, dans le meilleur des cas, à l’ensemble des êtres vivants.

Parfois présent, l’usage des références était, soit décalé par rapport au sujet – les candidats faisant la liste des catégories aristotéliennes, ou bien référence à la thèse du *Phédon* associant *sôma* à *sêma* ; soit, trop superficiel : si Descartes invite à méditer, rien n’est dit sur la substance pensante, méditer renvoyant sans aucune nuance à un non-agir, la question de l’*activité* intellectuelle n’étant pas posée ; soit encore confus et à contre-sens – la monade leibnizienne inventant par exemple son être par ses actions... La construction de l’argumentation a également pu être, non seulement décalée par rapport au sujet, mais également bancale ou incohérente. Par exemple, agir manifeste l’être (soit : « exprimer » pourrait alors être distingué et articulé à « déterminer »), mais agir consiste aussi à penser, et « l’être véritable » – formule dont le correcteur voit mal à quoi elle réfère (Dieu ? le sage ? l’homme par opposition à l’animal ? la vie ?) – se transcende par l’action. On observe ainsi que l’incapacité de représenter une compréhension de départ unifiée et pourvue de sens du sujet rend impossible une interrogation méthodiquement déployée qui devrait constituer le développement même de la dissertation.

Dès lors, beaucoup de copies choisissaient un plan débutant par deux parties opposées : dans une première partie, on montrait qu’être est agir, car c’est en agissant que nos potentialités s’actualisent et se vérifient ainsi. Puis dans une seconde partie, les deux termes étaient opposés au motif que certains êtres n’agissent pas, mais appartiennent pourtant bien au domaine de la réalité (l’exemple de la pierre qui *est* sans *agir*). Toute la difficulté de ce type de plan est naturellement d’élaborer une dernière partie qui parvienne à surmonter cette tension. Or très souvent, la dernière partie proposait des développements s’écartant du sujet, certaines copies proposant des développements sur la liberté humaine en bute au déterminisme à l’œuvre dans les choses humaines. Un plan standardisé et récurrent a donc été le suivant : (a) être, c’est agir, car l’action révèle vraiment ce que nous sommes ; or (b) tous les êtres ne sont pas dans l’agir, car certains sont aussi passifs ; donc (c) il existe différents modes d’être : par la liberté, par la morale, par la présence, par l’être-là, etc.

De moins mauvaises démarches demeurent cependant « standardisées » dans le traitement du sujet. D’une dialectique mieux affirmée, elles n’en restent pas moins inadéquates, l’usage des références n’étant que ponctuellement pertinent, le propos devenant globalement intelligible, mais manquant de rigueur conceptuelle. Ici, les candidats partaient d’une interprétation liminaire de la formulation du sujet qui permettait au lecteur de savoir sur quoi porterait la réflexion. Mais l’interprétation du sujet restait très souvent simpliste ou fautive : après des considérations générales sur l’opposition entre la fixité de l’être et le mouvement de l’action, le sujet était lu comme signifiant que l’être humain n’existe que parce qu’il décide librement de ce qu’il fait. Se déploie à partir de là une manière de raisonnement standardisé : (I) être, c’est agir ; (II) seulement il y a des êtres qui n’ont aucun libre arbitre comme les minéraux, les animaux, ou les idées et dont on ne dit pas qu’ils n’existent pas ; (III) de sorte que l’agir n’est qu’une des modalités de l’être, dont il faut énumérer les autres modalités. Aristote est souvent mobilisé en première partie, mais souvent à travers des considérations peu maîtrisées sur le « premier moteur » et, surtout, sur la puissance et l’acte. Les copies

n'ont alors pas toujours su situer l'agir relativement à l'actualisation et à l'actuel, le confondant souvent avec l'action. La notion d'acte pur n'est pas bien comprise, ni donc la façon dont le « premier moteur » meut le cosmos. Quand c'est Platon qui est sollicité – dans une forme de variante par rapport au plan standardisé et parce qu'il soutient que (a) l'action étant devenir et (b) l'Être véritable stable, seules les Idées sont – la difficulté vient de ce que le concept de participation n'est pas abordé dans la discussion. Dans la seconde partie, on voit souvent des considérations inspirées de Descartes, Sartre, parfois Leibniz : l'homme aurait un statut particulier parmi les étants, pourvu de liberté il serait l'auteur de ses actions, et donc l'assertion du sujet est vérifiée le concernant – mais pour les autres choses, vivantes ou inertes, être, c'est autre chose qu'agir. Sartre permettait souvent aux candidats de s'interroger minimalement sur la distinction entre l'essence et l'existence. On a souvent trouvé, en conclusion, Heidegger ou Bergson, le premier servant à opposer l'agir technique arraisonnant à la retraite méditative ou à l'expérience salvatrice et révélatrice de l'angoisse – mais sans que ne soit jamais thématisée la résolution rapprochant l'angoisse d'une forme d'activité, voire d'activisme ontologique, ce qui aurait peut-être permis de renouveler de distinguer un agir authentique d'un agir inauthentique. L'auteur de « Le réel et le possible » sert généralement, quant à lui, de caution à un appel vague au devenir créateur que sauraient plus ou moins bien capter les artistes, mais sans que ne soit évoquée l'analyse de l'acte libre enfin débarrassée de l'illusion rétrospective.

Assurément, en limitant la portée du sujet à l'être humain, on s'interdisait d'interroger la façon dont s'introduisent des entités dans notre mobilier ontologique – qu'il s'agisse des Dieux, de l'électron, ou bien d'institutions comme la société, les classes sociales, une équipe de football – à partir des effets par lesquels ces entités sont supposées signaler leur existence. En identifiant d'emblée « agir » à « produire un effet par causalité libre », on s'interdisait de penser la distinction entre activité et passivité, entre activité et réactivité, entre action authentique ou inauthentique, aliénée ou émancipatrice, par soi ou par un autre que soi etc. Les modalités ne manquaient pas pour enquêter sur les différents régimes de l'agir et sur leurs implications ontologiques, sociales, politiques et éthiques. En identifiant la copule de la formule du sujet à une pure identification, voire plus fautivement à un rapport de cause à effet, on s'interdisait de poser des alternatives simples – par exemple celle qui fait contraster l'agir conçu comme *expression* d'une essence prédéterminée et l'agir conçu comme *détermination* de l'être – qui tout à la fois éclairent la réflexion, la dynamisent et la balisent. Enfin, en opposant unilatéralement les personnes dotées d'agentivité et d'une valeur individuelle et les choses pourvues au mieux d'une valeur générique, tout au plus capables de réagir aux causes qui s'exercent sur elles, on s'interdisait d'interroger la distribution des puissances d'agir comme position d'une hiérarchie des étants – naturaliste, dans le langage de Philippe Descola – produisant des effets de domination sociale, politique, écologique. Il n'était pas interdit dans cette perspective d'évoquer la possibilité d'un réarrangement de notre « équipement » cosmologique au service d'une conscience plus vive et d'une meilleure administration des relations d'interaction qui constituent le monde, et d'interroger l'ethnologie, la sociologie, pourquoi pas l'éthologie. Le sujet constituait certes une question de métaphysique, mais qui n'était nullement dépourvue d'implications concrètes, de sorte que le champ des sciences humaines, par exemple, était légitimement exploitable.

Des copies tout à fait convenables – notées entre 12 et 15 – ont souvent mis l'accent sur la hiérarchie ontologique qu'impliquerait l'équivalence de « être » et de « agir » : les êtres dotés de la plus grande puissance d'agir seraient « supérieurs » – à commencer par l'être humain – aux êtres qui se contenteraient d'être agis. Cet accent les conduisait en général à poser la question pertinente de ce qui permet de distinguer un agir actif d'un agir déterminé, quoique ces déterminations n'aient pas toujours été aperçues.

Ainsi par exemple, une prestation notée 13/20 fixait une interprétation du sujet discutable mais claire : l'être se manifeste par les effets qu'il produit dans le monde et sur le monde, mais produire un effet n'est véritablement agir que si cette production est réfléchie. A partir de là,

malgré une réduction beaucoup trop rapide de « être » à « l'être humain », la copie pouvait légitimement déployer un examen des déterminants inaperçus de nombre de nos actions, qui nous font croire que nous agissons par nous-mêmes alors que nous sommes induits à le faire. Marx était alors convoqué dans une seconde partie, de manière à éclairer le propos selon lequel il faudrait distinguer agir authentique et agir inauthentique. La partie s'affaiblit au moment où Heidegger est sollicité pour tâcher d'éclairer cette distinction, parce que la copie se noie dans des généralités sur le Dasein, avant d'en appeler à Kandinsky, soutenant que l'action créatrice est le fait d'une nécessité intérieure. Cette troisième partie semble alors traduire une nécessité intérieure, « la grande raison du corps » (nietzschéenne), même si la référence ne permet pas de faire un lien précis avec les moments précédents ; du moins, la copie prend des risques, elle sort de la rainure qui voudrait opposer de manière simpliste l'action et la réflexion et, quoiqu'elle ne parvienne pas à réaliser ses intentions dissertatives, elle les manifeste avec suffisamment de vigueur pour être valorisée.

Une autre copie, évaluée 14,5/20, se demande très simplement d'entrée si la formulation du sujet doit être prise comme une thèse ontologique sur ce que c'est qu'être, ou plutôt comme l'expression du point de vue que les hommes prennent sur leur propre manière d'être. Car, au pied de la lettre, « être, c'est agir » superpose l'essence et l'existence, la puissance et l'acte etc. Le candidat ne précise pas assez la portée des distinctions qu'il mobilise dans son introduction, mais il identifie une tension entre la pleine présence à soi et l'agir qui suppose une capacité à faire être d'autres choses. On remarque ainsi qu'il y a des êtres qui agissent en donnant l'être à d'autres êtres qui sont ainsi agis, plutôt qu'ils n'agissent. Cette lecture du sujet conduit le candidat à interroger plus précisément la façon dont l'être pleinement présent à lui-même – Idées platoniciennes ou « premier moteur » aristotélien – produit des effets dans le monde : émanation, participation, « amour » ? Quelle est alors la pertinence d'une sorte de hiérarchie implicite dans l'ontologie et la métaphysique, entre ce qui agit et ce qui est agi ? La dernière partie de la copie essaie de montrer qu'il faut en rabattre sur le surcroît d'agentivité que l'homme s'accorde à lui-même et sur la passivité qu'il suppose dans les choses non humaines. Nietzsche et Dewey sont sollicités, le premier pour critiquer le substantialisme de la métaphysique, à quoi il faut opposer l'agentivité de la vie, créatrice de devenir. Le second, plus confusément, vise à imposer une lecture pragmatiste de la formulation du sujet, qui ne se résumerait ainsi pas à la projection sur l'ensemble des choses des illusions que les hommes se font au sujet de leur propre être. La copie affronte donc le sujet de manière dynamique et stimulante, même si le propos est parfois allusif, c'est-à-dire qu'elle se distingue par l'acuité des questions qu'elle parvient à formuler.

On le voit, la qualité des copies de concours n'implique pas une absolue perfection formelle ; elle implique d'assumer l'intitulé du sujet dans la plus grande extension envisageable de ses possibilités sémantiques. De fait, les meilleures copies ont tenté de penser diversement l'aphorisme « Être, c'est agir » : agir au sens de *manifeste* l'être (la particularité qui concrétise et facilite la saisie de l'universel), si l'être n'est pas cependant toujours en deçà, car toujours déjà là, de ce qu'agir exige (le choix réfléchi avec la délibération, le projet construit et en cours de réalisation) ; agir au sens d'une *réalisation* de l'être (substantiel ou conceptuel) par une manière d'être au monde propre aux différents êtres (est agent tout être animé, pas exclusivement l'être humain) ; agir, comme *injonction* qu'on peut s'imposer, avec une morale nécessaire pour éviter de déchoir dans le défaut d'être de l'indétermination (injonction à être « résolu », injonction vertueuse pour éviter « les deux vices qui lui sont contraires, à savoir l'indétermination et l'obstination », Descartes, AT II 35 19 – 36 2). L'affirmation « être, c'est agir » est alors conçue selon ses effets, par les conséquences qu'elle peut produire : effets du discours, ce qui a le mérite d'associer la problématique ontologique (*ce qu'est « être »*), à une problématique linguistique (*ce que le fait de dire fait de l'être*) ; effets de la pensée, par la « force des idées », ce qui peut servir à montrer que le sujet ou le pour-soi qui pense est capable d'agir en faisant un pas de côté par rapport à l'être actuel (ontologiquement premier), pour créer ou produire un être singulier (son identité à soi) ou commun (un monde partagé avec autrui).

Une copie qui commençait maladroitement a ainsi pu obtenir une bonne note. Partant de l'interprétation fautive de « être » comme « être cause de l'agir », qui paraît produire une confuse équivalence de la réalité et de la causalité, voire de l'intentionnalité, la copie se rétablit rapidement par le développement de l'idée que chaque élément du monde renvoie à tous les autres par un principe d'entre-expression réciproque et donc que l'agir tend à se dissoudre dans une « harmonie préétablie » qui *manifeste* l'être bien plus qu'elle ne le constitue – avec une lecture assez fine de Leibniz. De là, l'idée d'interdépendance des êtres et une requalification de l'action en interaction. Qu'est-ce qui cependant arrache l'interaction à la dissipation de l'agir dans l'harmonie préétablie ? La médiation manquante se fait dans la deuxième partie qui soutient que l'agir n'est ni pure activité d'un sujet souverain, ni passivité d'un être entièrement déterminé par les causes extérieures. Bergson, et Derrida – l'appel à l'écriture – sont sollicités pour chercher à redimensionner l'agent et son activité à la mesure de la contingence du monde. La troisième et dernière partie cherche alors à inscrire cette conception de l'action (*Haltung*) – via Heidegger et l'idée de communauté de Dasein (*Mitdasein*) – dans le cadre d'une interdépendance constitutive des identités, qui n'est pas tant aliénante qu'émancipatrice. Ainsi, malgré un mauvais départ, et une argumentation peut se révéler globalement cohérente et témoigner d'un effort continu de problématisation et d'un travail d'adaptation des connaissances aux réquisits du sujet – cette copie a été notée à 16/20.

Une autre copie commence par situer – de manière un peu surprenante, sinon à contresens – la formule du sujet dans un horizon leibnizien : l'identification de l'être et de l'agir renverrait au principe de raison suffisante. Par un retournement inattendu, « rien n'arrive sans cause » devient alors : « rien n'existe sans produire un effet ». Ce qui agit serait dès lors doté d'une identité substantielle s'exprimant dans son agir. Pour la copie, la formulation est problématique parce qu'on pourrait considérer que l'action excède l'être de celui qui agit, mais le candidat ne semble pas s'aviser que c'est précisément un des sens qu'on peut conférer à « être, c'est agir », dans lequel l'agir détermine l'être plutôt qu'il n'en manifeste la substance constituée à l'avance. L'introduction devient ensuite confuse – la copie évoque deux conceptions de l'agir, l'une renvoyant à un ego substantiel et l'autre à un ego pathique révélé par son action, et elle produit une problématique alambiquée opposant l'agir comme responsabilité et une désubstantialisation l'être résultant d'une secondarisation de l'agir. Mais très heureusement, le développement de la réflexion éclaire cette confusion. Le propos commence par une analyse détaillée des §§ 8 et 13 du *Discours de Métaphysique* de Leibniz destinée à montrer qu'agir, c'est exprimer un être déterminé et ajusté par avance à toutes les autres substances qui composent l'univers. Une seconde partie, étiquetant Leibniz comme « nécessitariste », s'éloigne d'abord sensiblement du sujet en évoquant un peu trop longuement la critique du sophisme mégarique dans le *De Interpretatione* d'Aristote, puis renoue avec le sujet en évoquant l'acte libre bergsonien comme expression du moi profond, total, rompant ainsi avec une métaphysique substantialiste séparant le sujet de l'action. La troisième partie requalifie alors l'être comme devenir, avec un retour à Aristote et à l'analyse de la *tuchè*, qui prend beaucoup trop de place. La *tuchè* qualifie l'imprévisible non pas en soi, mais relativement au prévisible institué par la *praxis* humaine, de sorte qu'elle renvoie à un surcroît d'être par rapport à ce que l'on conçoit qu'il y a quand on veut agir. Soit, mais on ne voit pas très bien ce que la copie en retire relativement à la compréhension du sujet : est-ce à dire qu'agir, c'est faire être – l'imprévisible - ? Qu'agir, c'est faire fonds sur un certain état des choses « cru » ou anticipé par l'agent, avec pour résultat que l'actualisation de l'agir périme cet état de choses en révélant de « l'imprévisible nouveauté » ? Le candidat en vient alors à l'analyse de Karl Reinhardt, dans *Sophocle*, qui montre que le héros tragique se trouve confronté à l'obligation d'être plus que ce qu'il pensait avoir à être, confrontation qui vient de la rencontre avec le signifiant flottant et déceptif des oracles, dont le sens réel est tragiquement différent du sens initialement perçu par les oraux. En somme, agir fait être, non seulement des possibles initialement inaperçus, mais surtout un agent qui se révèle à lui-même dans l'action, parce que le monde où l'on agit est toujours différent du monde conçu dans la planification de l'action. On le voit, la réflexion est absolument non triviale, assise sur une culture solide et des références minutieusement commentées. On peut regretter une tendance à flouter la ligne

directrice du propos et, parfois, une abondance inutile, mais le développement progressif de la réflexion est robuste et explique la note de 19/20 obtenue par la copie.

On peut évoquer une copie ayant obtenu la note maximale de 20/20. Commenant par soutenir, dans une veine aristotélicienne et hégélienne, que l'existence n'est pas la simple manifestation d'une essence prédéterminée, mais bien la constitution de l'essence, le propos en vient à l'idée que l'action en train de se faire – l'agir proprement dit – se révèle très différente de l'action représentée *ex ante* par la volonté, parce qu'elle se confronte à une matière réelle à la résistance inattendue, dont la résistance vient justement affiner et préciser la volonté initiale. A travers l'exemple emprunté à Hegel et très bien analysé du luthier accompli, par distinction avec l'apprenti luthier ou le luthier du dimanche, le devoir montre bien que « agir », ce n'est pas une action, ni même l'ensemble des actions imputables à un même agent prises distributivement, mais l'interconnexion de chaque action avec un ensemble d'habitudes, d'autres actions, qui donne à la conduite une forme globale caractéristique de l'agent. C'est tout ce qui sépare le maître luthier de l'apprenti luthier. De là, la copie en vient rapidement, via Aristote, à envisager la vertu et les vices comme le produit d'une habitude de bien ou mal agir, renforcée à chaque bonne ou mauvaise action. On ne dira de quelqu'un qu'il fut bon qu'une fois son existence achevée, laquelle l'aura constitué comme bon à travers la série des actions qui l'ont traversée. Seulement – et ainsi commence la seconde partie – l'agir n'assure nullement la continuité de l'identité de soi à soi. Plus exactement, je n'agis pas toujours comme j'ai l'habitude d'agir, certaines actions sont incongruentes à la ligne directrice qui se dégage généralement de ma conduite. Faut-il dire alors que l'être qui n'agit pas conformément à sa propension ordinaire n'est pas lui-même ? Cela semblerait découler de l'identification entre « être » et « agir » : le même être agit de la même manière. Le candidat mobilise, de manière un peu décalée, mais après tout intéressante, l'argument du galant officier développé contre Locke par Thomas Reid : l'officier qui se souvient d'avoir volé des pommes enfant est-il le même homme que le vieux général qui se souvient d'avoir été officier, mais non du larcin de sa jeunesse ? Le candidat mobilise de manière explicite le principe quinien – « pas d'entité sans identité » – mais pourrait mieux expliciter le lien avec le galant officier. De fait, son développement semble inspiré par les réflexions de Parfit dans *Reasons and Persons* autour de l'identité personnelle, mais ce n'est pas explicité et la copie ne discute pas, par exemple, de la distinction entre le principe lockéen de connexion psychologique et ce que Parfit appelle « connectivité ». Le candidat se borne – et c'est déjà très bien – à constater que la collection des actions d'un agent n'est pas forcément un tout bien ordonné, ou plutôt que ce n'est un tout ordonné que par et pour l'agent en question dans sa mémoire, y compris corporelle, mais que, vu de l'extérieur, on pourrait bien avoir l'impression d'un agrégat informe incapable de constituer un être. Est-ce qu'il ne faudrait pas en appeler à une essence, et ressusciter le trope platonicien de la statue de Glaucos pour assurer la stabilité de l'être ? Mais cela ne nous conduit-il pas alors à couper le lien d'équivalence que posait le sujet entre l'être et l'agir, et à évacuer la dimension de l'agir ? La troisième partie du devoir s'ouvre par le constat que si la statue demeure reconnaissable, c'est par sa forme, qu'on ne saurait séparer *réellement* de sa matière – Aristote est ici brièvement mais correctement mobilisé. Le candidat attribue alors l'agentivité à la forme, au pouvoir de la forme de s'actualiser dans une matière, ce qui revient à poser une séparation réelle entre la forme et n'importe quelle matière dans laquelle elle s'inscrirait. A l'appui de cette thèse, il convoque l'argument du prince et du savetier : l'action du prince coincé dans le corps du savetier est ce qui permet de le reconnaître comme prince, et donc l'attribution de son essence. Cela permettrait, moyennant un correctif « humien » – la section VIII de *l'Enquête sur l'Entendement Humain*, consacrée à la querelle du déterminisme et de la liberté est ici sollicitée – de comprendre à la fois que l'agir exprime l'essence d'un individu et qu'il existe des actions incongruentes lorsque des circonstances adventices font dévier le tempérament de sa ligne habituelle. Il est vrai, ce dernier mouvement de la réflexion confond essence, caractère et disposition stable à agir, et réintroduit une substantialisation de l'agir qui réduit les conduites à n'être que des manifestations d'une essence prédéterminée. Mais malgré ce relatif faux pas théorique, la copie s'est révélée excellente, parce qu'on n'y a jamais perdu de vue son fil conducteur, que les références y

étaient raffinées et travaillées et qu'enfin elle s'efforçait de poser constamment des problèmes et d'y proposer des solutions.

Une autre copie notée 20/20 partait d'un exemple de dilemme (*Le Cid*) et pensait l'être comme présence, existence et réalité prédicable. Au lieu de le réduire aux dimensions humaines, elle a montré en quoi cet être dépasse « la particularité réflexive de l'homme » en étant « du mouvement » et en se réalisant par gradation. Au terme de la partie I, l'être est associé à un agir qui l'exprime mieux que d'autres : c'est celui du sujet résolu qui parvient à se déterminer (Descartes) et à unifier l'existence par le temps du récit (Ricœur). S'il est un être pensé et raconté qui nous meut (être fictif utopique), mais par la pensée plutôt que par l'action effective, cela autorise à faire valoir une différence ontologique entre le domaine de l'être et le champ de l'action. C'est l'hypothèse de la partie II : l'être est en retrait par rapport à ce que nous faisons ; il se dévoile à celui qui accepte l'épreuve de la solitude, participant du retranchement méditatif ; il reste sinon ce qui échappe à la raison humaine et qu'on ne pourra penser que par une suspension du jugement (si juger, c'est aussi agir). Enfin, la partie III regarde dans la direction de l'action humaine. Sans pouvoir être certain de l'existence de l'être, nous pouvons lire l'affirmation « être, c'est agir » comme l'expression d'un devoir pour une conscience capable de se représenter un être à faire (par la néantisation), une virtualité à réaliser (par l'imagination). Conscience qui sera finalement liée à une raison et à une volonté pratique, pour déterminer les lois et les limites d'un agir proprement humain. N'est-il pas un fait qui est un être de l'ordre du constat : celui qui pose que le sujet humain, en tant que sujet libre et moral, est à la fois capable de se proposer des fins techniques, pragmatiques, mais aussi de déterminer un agir qui ne soit pas pur arrachement à une nature déjà déterminée, mais condition de réalisation d'un monde plus moral, c'est-à-dire vivable pour ceux qui viendront après nous ? L'identité postulée entre « être » et « agir » n'est valable que par la jonction d'une différence qui spécifie la conscience par rapport à ce qui est, l'imaginaire relativement au réel, et la moralité en tant qu'elle est irréductible aux autres fins.

Le jury est conscient de la difficulté de travailler sur le thème de la métaphysique, ample et souvent d'une grande technicité. L'investissement intellectuel des étudiants aura été salué, une des satisfactions de cette session étant le nombre relativement important de copies estimées très bonnes ou excellentes, une autre la moyenne relativement élevée de l'épreuve (11/20). On se réjouira également d'une correction grammaticale et orthographique globalement satisfaisante : les candidats semblent avoir entendu la nécessité de soigner la forme de l'expression écrite. Les copies n'évitent sans doute pas toujours l'abstrusion ou les complications inutiles, mais elles se distinguent aussi par un certain nombre de caractéristiques louables, leur ampleur de vue, leur usage précis des références – pas forcément originales – et une attention marquée à la dimension éthique du sujet : quelle norme du bien agir peut-on inférer de la formulation « être, c'est agir » ?

4 – Conseils aux futurs candidats

Parfaitement indissociables les uns des autres, deux types de conseils sont utiles aux candidats, les premiers concernant la forme de leurs travaux, les seconds leur fond.

- Pour ce qui concerne la forme de la dissertation, il importe de :

- lire le sujet pour lui-même et sans le découper en autant de sections sémantiques qu'il comporte de mots. Définir un mot, puis un autre, c'est perdre de vue l'unité de sens que constitue le syntagme de la formulation du sujet. Il vaut mieux donc commencer par donner une caractérisation liminaire du sens de la formule proposée, pour ensuite l'interroger méthodiquement et travailler éventuellement sur la multiplicité induite de certaines définitions. Car une tentation définitionnelle prématurée conduit fréquemment à de lourdes erreurs

sémantiques. On évitera à cet égard la confusion, c'est-à-dire l'écrasement de concepts éventuellement apparentés, mais distincts les uns sur les autres : essence, existence, substance, action, acte, actualité, actualisation – ces mots ne sont pas du tout équivalents, pas plus que l'identification, l'implication, la causalité, l'expression, la signification, la relation de définition ou « être le propre de ». C'est en général, dès la lecture du sujet, des confusions de cette sorte qui envoient d'emblée le devoir sur une mauvaise pente dont il est toujours difficile de s'extraire ;

- avoir une utilisation précise des textes, résultant d'une lecture de première main et garantissant une restitution attentive et directe des pensées, des mots et des concepts utilisés par les auteurs convoqués. À cet égard, il ne faut jamais se contenter d'une phrase « emblématique » d'un auteur ou d'une généralité puisée dans un corpus incertain, mais bien prendre le temps de développer la pensée à laquelle on s'adosse sur le point précis qui intéresse la dissertation, non pour en faire état, seulement, mais pour nourrir le cheminement de réflexion dont la dissertation est la réalisation ;

- dans le cours du développement, essayer de revenir avec mesure au sujet, non pas pour rappeler au correcteur qu'on l'a bien entendu, mais pour montrer à chaque étape comment, progressivement, on en exploite les opportunités théoriques ;

- avancer de manière toujours critique, c'est-à-dire interroger et élucider les présupposés de ses propres affirmations, dans le cours du développement. Symétriquement, cela revient, non à juxtaposer les doctrines convoquées, mais à les discuter, à la fois en elles-mêmes et l'une relativement à l'autre (la démultiplication des références doctrinales restant, comme telle, un principe de confusion de la pensée bien plus que la preuve d'une culture philosophique maîtrisée).

- Pour ce qui concerne le fond :

- le thème de la métaphysique est particulièrement ardu et propice aux non-sens du fait de l'extrême abstraction des concepts mobilisés. Il fallait pourtant s'efforcer de ne pas perdre de vue les implications concrètes de la réflexion, c'est-à-dire les implications sociales, politiques, éthiques ou épistémologiques découlant de la formulation proposée. Ici, il s'agissait de ne pas évacuer les questions liées à la liberté, à l'éthique du « bien agir », aux effets de domination qui s'ensuivent d'une hiérarchisation des êtres à proportion de la puissance d'agir qu'on leur prête ou qu'on leur dénie ; mais aussi nourrir les interrogations sur la façon dont nous sommes fondés à introduire des entités nouvelles dans notre image scientifique du monde à partir des effets que nous y constatons. Il aura en l'occurrence fallu résister à ce que les économistes appellent la dépendance au sentier, ou le biais du coût irrécupérable. Autrement dit, les candidats ont sans doute peiné à s'approprier des contenus conceptuels difficiles, et le labeur consenti les a poussés à vouloir rentabiliser leurs efforts au préjudice de la lecture du sujet et de l'adaptation des connaissances à ses réquisits. Or il faut d'une manière générale savoir oublier ce qui a été appris et qui ne servira donc « à rien » pour tel ou tel sujet.

*

Enfin, la dissertation philosophique n'est pas un exercice de spécialité, mais c'est un exercice raisonnablement savant, qui mobilise des connaissances – aucune n'est requise en particulier, mais un candidat au concours a suivi en hypokhâgne et en khâgne un enseignement généraliste substantiel et il est réputé « cultivé » – ainsi que des qualités rhétoriques et d'expression. Bien des candidats réunissent ces qualités et s'acquittent de l'exercice avec bonheur, démontrant par le fait qu'il s'agit d'une épreuve dont les exigences sont fort bien ajustées à l'enseignement reçu.